Je n'ai point, ici, à rechercher si le sort a été juste ou simplement cruel en frappant cet homme. Mais, si dans la superbe défense qu'il a présentée, dans l'obstinée réhabilitation qu'il a tentée, il ne s'est point innocenté, on ne saurait nier que dans le drame ou la comédie où on lui a prêté un rôle, il ne s'est pas révélé plus coupable que tant d'autres qui, plus heureux, plus cyniques, ou plus armés contre des adversaires sans pitié, ont su sortir de l'océan de boue en lequel on les croyait à tout jamais engloutis.

Si la justice immanente des choses n'est pas une simple plaisanterie, le destin doit à M. Clémenceau, dans son amoindrissement politique et moral, sinon cette réhabilitation qu'il recherche avec tant d'énergie, du moins une explication. XI

M. Jules Ferry.

Un homme qui occupa une grande place dans l'Assemblée Nationale, qui eut la très rare chance de ne jamais être banal, dans les enthousiasmes ou dans les haines qu'il suscita, et qui laissa une trace profonde dans la politique de la France lorsqu'il mourut soudainement, fut M. Jules Ferry.

Sa physionomie a été esquissée de multiples tois. Cependant, en dehors des lieux communs habituels aux polémistes de profession, il reste à glaner autour de la personnalité d'un homme d'Etat. Laissant donc de côté les injures et les louanges excessives, il ne me déplaît pas de tracer ici, à grands traits, son portrait.

Physiquement, M. Jules Ferry était connu. La coupe de ses favoris même était fameuse — ce qui prouve que l'esprit souvent se nourrit de peu. La barbiche de Richelieu, en nos heures de blague, serait ridicule, haut perchée sur une robe de cardinal — ce qui n'empêcherait nullement celui qui la porterait d'être — Richelieu.

Cela dit et me hâtant d'ajouter, sans comparaison avec l'illustre ministre de Louis XIII, la vie publique de M. Jules Ferry me paraît aisée à résumer.

Avocat — et non pas des plus grands — sous l'Empire à son déclin, il débuta dans le journalisme par des articles quelque peu tapageurs et agressifs, à la Gazelte des Tribunaux, au Courrier de Paris, à la Presse et au Temps.

De son passage à ce dernier organe, date sa renommée.

On était alors dans les derniers jours de l'Empire. Toute une génération jeune grondait autour des Bonaparte, faite d'éléments très divers, mais unis pour une même lutte. C'était l'époque où des salons se formaient et complotaient contre le pouvoir. C'était l'époque où, dans les cafés, dans les cercles, des hommes — adolescents presque — se rassemblaient et faisaient entendre des paroles de revendication, des promesses de liberté. — D'un côté,

dans les salons, c'étaient les royalistes; de l'autre, dans les réunions moins élégantes, c'étaient les républicains qui conspiraient. — Républicains et monarchistes de toutes nuances se donnaient la main, prenaient quelquefois le même mot d'ordre, se prétaient un mutuel appui. Tous couraient sus à l'Empire. C'était la mêlée de l'assaut, où épaulettes d'or et galons de laine se confondent, portés en avant par la même impulsion, par le même enthousiasme.

M. Jules Ferry, né de cette génération, simple lieutenant dans les rangs républicains, n'avait rien fait encore qui attirât particulièrement l'attention sur lui, lorsqu'il s'avisa de publier une brochure qui, grâce à un calembour, eut du succès. Les Comptes fantastiques d'Haussmann passèrent dans toutes les mains, sous tous les yeux, et leur auteur eut son heure de gloriole. — M. Jules Ferry, dans ce livre, faisait-il preuve d'un sens indiscutable des choses, d'une vision spéciale et hardie des hommes et de la politique? — Non. — Mais le calembour était bon; il venait à son moment. Et celui qui l'avait lancé fut applaudi.

L'Empire croula. — Royalistes et républicains ayant mieux, désormais, à faire que de se mal marier, se séparèrent et allèrent chacun de son

côté : les royalistes aux oubliettes ; les républicains au pouvoir. — O la fable de Bertrand et Raton!

Au Quatre-Septembre, M. Jules Ferry fut maire de Paris. Il fit alors du pain aux Parisiens qui le trouvèrent mauvais et qui, pour se venger, inventèrent, contre lui, des chansons — et des calembours aussi.

Cependant, M. Jules Ferry, piètre boulanger, fut alors un homme de sang-froid et de courage. Au 31 octobre, il sauva, au péril de sa vie, ses collègues du gouvernement et si, plus tard, le souvenir de ce service les abandonna, c'est qu'apparemment, les ministres, comme les simples mortels, sont ingrats. On a dit, du courage de M. Jules Ferry, qu'il était surtout fait de vanité et d'outrecuidance — comme d'une sorte d'emballement inconscient. — C'est là une calomnie. — M. Jules Ferry, homme d'Etat, peut être apprécié diversement. Mais nul n'est en droit de suspecter sa bravoure civile. Ses actes, réfléchis, brutaux, tout d'un jet, sont ceux d'un audacieux, d'un ignorant de toute crainte.

Après la guerre, membre de l'Assemblée Nationale, M. Jules Ferry entra très avant dans les batailles parlementaires et acquit bientôt une influence occulte qui mit en échec, souvent, celle même du maître d'alors — de Gambetta. Député, encore, après la dissolution de l'Assemblée, il se fit remarquer par l'âpreté de ses attaques. Et ce fut le temps de l'Article 7, base de l'enseignement public actuel; ce fut le temps aussi des rigueurs contre les congrégations religieuses; ce fut, plus tard, l'expédition du Tonkin, la radiation des Princes de l'armée, l'alliance allemande — l'impopularité.

L'Article 7 est-il aussi plein d'iniquités qu'on l'a dit? La dispersion des moines fut-elle aussi barbare qu'on l'a décrite? La campagne du Tonkin fut-elle aussi lamentable qu'on l'a déclarée? Le renvoi des Princes fut-il aussi inopportun, aussi injuste qu'on l'a proclamé? Le rapprochement avec l'Allemagne fut-il aussi malhabile, aussi impolitique qu'on l'a prétendu? Je laisse à d'autres, pour le moment, le soin d'éclaircir et de traiter ces questions. Je ne veux me rappeler ici, et au sujet de M. Jules Ferry, qu'une conversation que j'eus avec le prince Napoléon, conversation que j'ai reproduite en mon livre « l'Empereur » et dans laquelle le dernier des Bonaparte exprimait son avis sur les hommes et sur les choses d'alors.

C'était avant le Tonkin, pour dire vrai. Mais, c'était après l'Article 7, après les décrets.

- Gambetta, disait le Prince, est un bon garçon,

au fond, qui ne veut que la paix. Il n'a point la cruauté, nécessaire, souvent, en politique. C'est un sentimental—comme tous les gras.—Il régnera.—Ilsera premier ministre. Mais ce sera le lion amoureux. Il se laissera rogner les ongles, arracher les dents.—« Il fera sous lui. »— Quant à M. Jules Ferry, c'est différent. Il a, en lui, de la froideur du chirurgien qui taille les chairs sans être ému par les cris du patient. Il a fait l'Article 7, il a préparé les décrets; il n'a pas lâché son dernier mot.— Un triomphe ou une dégringolade? Que lui vaudra ce dernier mot?— Je ne sais.— Mais, qu'il soit ceci ou cela, soyez certain qu'il ne permettra jamais qu'on l'enterre vivant. C'est un taureau maigre— et collant.

J'ignore si cette appréciation du Prince, mort aujourd'hui, paraîtra curieuse. Il me semble, sans trop de parti pris, qu'elle ne manque pas de justesse.

Impopulaire — et impopulaire au même degré que M. le duc de Broglie et que M. Emile Ollivier — M. Jules Ferry fut, en effet, suivant l'expression pittoresque du prince Napoléon, un taureau collant. — Couvert de blessures, hué, outragé, maudit, il fit tête.

Son impopularité, même, n'est point sans relief. Elle a eu les honneurs de l'assassinat — ce qui la différencie de celle de MM. de Broglie et Emile Ollivier.

M. Jules Ferry se sépara, dans les malédictions publiques, de ces deux hommes, encore, par ce fait, que s'il eut des détracteurs passionnés, il posséda, en revanche, de réels admirateurs. Et je comprends cette diversité de sentiments qu'il provoqua. Tout, dans son attitude sans équivoque, n'était-il pas fait pour exalter ou la haine ou la sympathie? - D'une seule pièce, cassant, impertinent, même, à l'occasion, éloquent, parfois redoutable, alors qu'un mot, une phrase, dans une minute violente, venaient cingler sa face, comme un coup de fouet - il entraînait ou repoussait. — A la tribune, avec sa haute taille voûtée, avec son visage enflammé encadré de longs poils grisonnants — presque blancs — c'était le sanglier acculé et décousant les chiens. D'aucuns, alors, purent, certes, l'injurier; mais d'autres, aussi, purent l'applaudir.

Il n'en est point de même, au point de vue artiste, de MM. Emile Ollivier et de Broglie. Ils demeurent dans la sécheresse de l'antipathie qu'ils ont éveil-lée — le duc de Broglie, surtout, assez justement — M. Emile Ollivier, je l'ai démontré ailleurs, sans raison.

M. de Broglie mérite une particulière attention.

Patricien, il fait de la politique comme les courtisans de l'autre siècle faisaient de l'amour. Il badine avec les hommes et avec les théories, comme les marquis parfumés avec les jolies femmes. - Son masque, éternellement railleur, ne laisse point deviner les sentiments qui se pressent en lui, les colères qui le rongent, les douceurs qui le remplissent. A-t-il seulement des douceurs, des colères ou des sentiments? - Sa marche est rapide. Il s'avance la tête haute. Il semble chercher toujours et interroger la pensée qui le domine. Il regarde droit devant lui, se retournant rarement. Si son nom vient à être prononcé sur son passage, il s'arrête parfois à demi, fait quelques pas obliques. et que l'écho lui apporte une louange ou un blâme, il reste impassible : son ironie ne se dément pas. -C'est un raffiné, et les propos le laissent indifférent. Il lui faut des combats choisis. Il aime à connaître le terrain sur lequel va s'engager la lutte, ainsi que l'adversaire qui va lui disputer la victoire. Il le veut sympathique, « de son monde. » Une blessure provenant d'une arme rare lui paraîtra moins douloureuse. - Il monte à la tribune comme on entre dans un salon : ganté. Il reste un moment silencieux. Il ne dédaigne pas de s'assurer que son breuvage préféré est bien préparé. Il promène son regard sur la

foule. Il se dégante. Il s'appuie sur le bord de la tribune et avec une exquise politesse, il dit : « — Messieurs. » — La parole est d'une étrange élégance, d'une absolue perfection. Il s'exprime vivement, avec un zézaiement qui prend, chez lui, les allures d'une coquetterie. Son geste est sobre et hautain. Sa phrase siffle, acérée. Le patricien dédaigneux est là, toujours. Le sceptique, aussi. — La foi seule est absente.

M. Jules Ferry, fut, lui, un violent, un autoritaire, c'est-à-dire un croyant. Il lui importait peu que son geste eût telle ou telle mesure. Il fermait le poing, parfois, et l'abattait sur la tribune. Peu ou pas de politesse dans ses discours. Il parlait, disant brutalement ce qu'il voulait dire. L'imprévu ne lui déplaisait pas. Le choix de l'adversaire ne le déconcertait jamais. Il y avait, en lui, du fauve qui cherche sa proie. — Ce fut un intelligent.

M. Jules Ferry — comme tous les politiques de l'époque moderne — eut le mépris des lettres et des arts. Il serait intéressant — et long sans doute — d'analyser ce mépris qui est la marque particulière de l'homme d'Etat actuel et qui le spécialise, ridiculement, un peu.

Que vaudra, demain, le nom de M. Jules Ferry, alors qu'il y aura, encore, des artistes et des écri-

vains? Je ne suis pas prophète. L'impopularité qui l'a poursuivi, persistante, tenace jusque dans la mort, s'arrêtera-t-elle? La fatalité fut sur lui et je ne crois guère à son renoncement même devant une tombe. Quand elle tient un amant, elle ne le lâche pas.

Nous sommes, d'ailleurs, dans une heure, toute aux demi-teintes, toute aux médiocrités, je l'ai dit. Sans être un esprit d'élite, M. Jules Ferry fut, un intelligent - partant, un gêneur. - Il faut, à notre fin de siècle, des fronts qui s'abaissent, des échines qui se courbent, des cerveaux qui pensent peu ou qui plagient la pensée de tous, des cœurs qui ne remuent pas, des âmes matérialisées. - Vivez, croyez, aimez — la raillerie et l'envie sont là qui vous guettent. - On vous tue avec de la bave. - Il y a cent ans, on tuait aussi. Mais on frappait à la tête — avec la guillotine. — C'était mieux et cela avait de la grandeur. Cela mettait, au moins, autour de la Mort — du rouge — comme l'auréole empourprée et superbe des soleils couchants. - Et cela encore, c'était la lutte d'une foi contre une autre foi.

M. Jules Ferry a manqué son époque ; il aurait dû vivre — et mourir — il y a cent ans.

XII.

M. Challemel-Lacour.

A côté de M. Jules Ferry, se dressait, dès 1871, dès le lendemain de l'effondrement du Second Empire, un homme qu'on put croire, un instant, écrasé par la gloire dangereuse d'une parole fameuse, mais qui sut, en devenant vieux — ainsi que le diable qui se fait ermite — jeter l'oubli sur son passé compromis.

M. Challemel-Lacour est cet homme.

Comme certain vitrier fameux, chansonné par le penple, les événements passent, en effet, brisant, non seulement des carreaux, mais des hommes, ou bien encore, raccommodant des réputations fâ-